Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 41

Artikel: Le thèâtre au Japon
Autor: Pimodan de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-254108

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un lazaret de la Croix-Rouge

Depuis une vingtaine d'années le service des ambulances sur le champ de bataille s'est beaucoup amélioré. Une fois la bataille terminée seulement, l'on s'inquiétait des blessés et on les soignait tant bien que mal, vu que tous les objets nécessaires pour le pansement faisaient défaut. Aujourd'hui ce n'est plus le cas et chaque pays a voué une attention toute spéciale aux soins à apporter aux blessés sur le champ de bataille. La Russie n'est pas restée en arrière et son matériel d'ambulance est très perfectionné. Du lac Baïkal à Liao-Yang, à Moukden et à Kharbine, les installations fonctionnent à merveille. On ne songe qu'à leur donner chaque jour des moyens d'action plus étendus. Aussi de nouveaux dépôts de matériel d'ambulance viennent d'être créées à Strétensk, à Khabarowsk et sur le front de la bataille. Le comité de Saint-Pétersbourg déploie une activité fiévreuse pour pouvoir fournir à tout moment les objets nécessaires à cinq mille lits d'ambulance. Trente mille sont en préparation ou en route.

Le théâtre au Japon

Le théâtre japonais primitif se bornait à des danses accompagnées par un chœur.

Plus tard, on adjoignit au chœur deux personnages qui récitaient une partie du poème, et les pièces appelées «No» prirent, dans le fond et dans la forme, une analogie frappante avec le drame grec.

Les « No » sont encore joués par des familles d'acteurs qui en conservent la tradition séculaire, mais on les tient plutôt pour des exhibitions curieuses par leur archaïsme que pour de véritables spectacles ; les gens de la classe élevée seuls en suivent les représentations, d'ailleurs assez rares.

Par contre, les salles où l'on donne des pièces du théâtre populaire sont nombreuses et très fréquentées. Elles n'ont ni genres attitrés, ni saisons fixes d'ouverture ou de clôture. Diverses troupes s'y transportent tour à tour pour des séries de représentations.

Les salles se ressemblent beaucoup. Elle sont des forme rectangulaire avec, en bas, tenant lieu de fauteuils d'orchestre, de petits casiers où s'accroupissent les spectateurs. D'autres casiers analogues remplacent les baignoires et les loges.

Au fond, se trouvent les places à très bon marché. Les spectateurs s'y tiennent debout, serrés contre des grilles qui les séparent de la salle. C'est peu confortable, mais le public de ces places se renouvelle plusieurs fois au cours de chaque représentation ; il paye par acte un prix toujours infime, qui varie selon les pièces, souvent même, je crois' selon les actes d'une même pièce.

Le spectacle dure de midi à sept heures du soir et rappelle, par sa longueur et sa variété, les représentations dominicales des théâtres provinciaux, où l'on commence par *la Tour de Nesles*, pour continuer par *les Mousquetaires de la Reine* et finir par *le Chapeau de paille d'Italie*.

La scène, largement ouverte, est peu profonde. Le rideau, monté sur une tringle, se tire par côté. Cette opération se renouvelle plusieurs fois au cours de chaque entr'acte, afin de faire passer devant les spectateurs une série de réclames, fort singulières parfois.

Deux ou trois passages, surélevés au niveau de la scène, traversent la salle et, concurremment avec les portes du fond ou des côtés, servent pour les entrées et les sorties des acteurs, qui prolongent quelquefois leur jeu au milieu même du public.

Cette disposition permet d'obtenir des effets curieux, très nouveaux pour les spectateurs accoutumés à nos conventions scéniques.

Un artifice de machinerie, inusité en Europe, sert à changer les décors. Tout le milieu de la scène repose sur une plaque tournante, en arrière de laquelle on prépare, pendant chaque tableau, le décor du tableau suivant qui vient, au moment voulu, prendre sa place par une simple rotation.

Il n'y a pas de logette pour le souffleur ; des comparses, tout de noir vêtus et masqués comme les pénitents du Moyen-Age, se tiennent accroupis sur la scène ou se

traînent presque à quatre pattes, pour souffler les acteurs, aider aux changements de costumes, enlever les accessoires devenus inutiles et les remplacer par d'autres, s'il est besoin.

Jadis, assure-t-on, les acteurs jouaient les rôles de femmes et les actrices les rôles d'hommes; plus tard, on interdit aux femmes de paraître sur la scène et les hommes tinrent tous les emplois. Il en est encore ainsi, actuellement ; mais, à côté des troupes masculines, existent quelques troupes féminines, beaucoup moins renommées, il est vrai, bien qu'une ou deux actrices soient parvenues à une réelle notoriété.

Aucune tentative sérieuse de fusion ne paraît avoir été faite entre ces troupes diverses ; peut-être, au dire des gens du métier, à cause des terribles jalousies qui animeraient actrices et acteurs, privés chacun de tous les rôles qu'ils ont coutume de jouer en travesti.

On prétend que certains comédiens, non seulement jouent exclusivement les travestis, mais conservent chez eux le costume féminin, afin de mieux s'y accoutumer. Il y a là beaucoup d'exagération ; en effet, si quelques acteurs jeunes et minces sont plus spécialement qualifiés pour remplir les rôles de femmes, ils ne s'y adonnent pas uniquement. J'ajouterai que tous les artistes célèbres ont quelques-uns de ces rôles dans leur répertoire courant. Il suffit de regarder les collections de leurs portraits.

Même, soit dit en passant, beaucoup de photographies, vendues en Europe comme les images authentiques de jolies Japonaises, représentent tout simplement des hommes parfaitement grimés. En effet, peu de femmes conservent l'ancien type classique avec la figure longue, les yeux relevés vers les tempes, la bouche petite, la lèvre supérieure prête à découvrir les dents, le cou mince et flexible, la taille élancée, souple, ondoyante, tandis que, à l'aide d'une perruque adroitement posée, d'un bon crayon pour les sourcils et de quelques autres artifices, certains acteurs réalisent ce type avec une étonnante vérité.

Le théâtre populaire comprend lui-même une école classique et une école réaliste.

Dans les pièces classiques, le jeu des acteurs est accompagné par une musique intermittente rappelant les trémolos qui ponctuaient naguère les situations pathétiques de nos drames. En outre, un coryphée, placé à l'avant-scène, derrière une jalousie, remplit à peu près le rôle du chœur dans le théâtre grec.

Nul ne comprend ce qu'il chante, en jouant du koto[1] pour soutenir sa voix monotone, d'abord, parce qu'il bredouille sur un ton extraordinairement nasillard ; ensuite, parce que le texte de ses chants est écrit dans un langage ancien, peu familier même aux gens instruits.

Quant aux jeux des acteurs classiques, il surprend au premier abord. Tous parlent en fausset et semblent tirer les sons du plus profond de leur gosier. Les daïmios, paraît-il, avaient jadis coutume de s'exprimer ainsi en public, et cette façon de parler constituait le ton noble. De même beaucoup de gestes, classiques pour les Japonais, tels que celui d'agiter très vivement la tête de bas en haut ou de droite à gauche pour marquer une grande émotion, paraissent bizarres, presque ridicules. Certaines poses où les jambes s'écartent sont d'une disgracieuse étrangeté. La plupart des scènes se traînent avec une lenteur incroyable, d'autant plus fastidieuse que les acteurs, suivant en cela les anciennes coutumes, parlent et surtout écoutent avec des physionomies impassibles et comme figées, jusqu'au moment où elles s'animent d'une expression violente et passagère par l'explosion subite de quelque sentiment impérieusement contenu jusqu'alors.

Joignez à cela l'impossibilité pour nous de comprendre, palliée un peu cependant par ce fait que les pièces japonaises se réduisent le plus souvent à des scénarios d'une analyse facile, avec une succession de situations nettes, reliées par une intrigue simple ; rappelez-vous que le dévouement, à l'exclusion de l'amour, forme le nœud de la plupart des drames, et vous jugerez combien ces spectacles doivent paraître fastidieux aux étrangers.

Néanmoins, il est incontestable que certaines situations sont belles, fortes, émouvantes même jusqu'aux larmes, surtout lorsque des enfants sont parmi les protagonistes.

Quant aux comédies, celles que j'ai vues ou dont j'ai lu les traductions plus ou moins complètes, m'ont paru des farces de tréteaux.

Le plus célèbre acteur classique se nomme Danjuro et, si étrange que semble son jeu, il est impossible de ne pas lui reconnaître beaucoup de talent.

Son rival, dans l'école réaliste, est Kawakami, étudiant devenu acteur par goût, intelligent, novateur, s'occupant de littérature, de sport, voire de politique et ayant même, à l'étonnement railleur de ces concitoyens, brigué leurs suffrages, pour je ne sais quelle élection municipale ou législative, dans un quartier populaire de Tokio.

Les pièces du théâtre réaliste, comme celles du théâtre classique, se réduisent à des scénarios ; mais on y retrouve l'influence de la littérature française, et, pour tout dire, des romans-feuilletons.

Ce sont des mélos un peu enfantins, procédant de *la Tour de Nesles*, des *Mystères de Paris*, de *Rocambole*, des drames de Pixérécourt ou des romans de Montépin.

La seule troupe de femmes que j'aie vue m'a paru très inférieure.

Les troupes d'enfants amusent les gens du peuple, mais n'offrent aucun intérêt spécial.

Au contraire, les théâtres de marionnettes sont fort originaux. En avant et par côté de la scène, un homme, assis sur un siège élevé devant un pupitre, lit la pièce, en prenant pour chaque rôle des inflexions de voix appropriées, tandis que jouent les marionnettes.

Les poupées sont tenues par des montreurs placés en arrière, mais dont les bras et la tête restent visibles au-dessus d'un long écran formant toile de fond. L'illusion est donc très mince ; l'effet peut-être considérable néanmoins.

J'ai vu des spectatrices pleurer pendant une pièce, dont voici le sujet. — Un aveugle a épousé une femme, modèle de tous les dévouements, qui l'aime, le soigne, le conduit, s'efforce d'adoucir la tristesse de son infirmité. Un voisin courtise la femme de l'aveugle ; mais, vertueuse, elle le repousse, et lui, perfide, va trouver le pauvre infirme, s'insinue dans sa confiance, puis excite sa jalousie.

[1] Instrument formé d'une longue caisse sur laquelle sont tendues treize cordes. Les joueurs de koto se tiennent accroupis à la mode japonaise, avec leur instrument posé à terre devant eux ; ils font vibrer les cordes à l'aide d'ongles en ivoire attachés aux doigts de la main droite.

Bientôt une scène violente éclate sur la promenade publique, le mari accable sa compagne de reproches, lui ordonne de le quitter. Elle plaide son innocence, rappelle son dévouement, affirme son affection et enfin s'écrie : « Ah ! comment pourrais-je obéir ? Qui vous aimerait ? Qui vous soignerait, si je n'étais pas là ? Vous ne voulez plus de moi comme épouse, eh bien, gardez-moi comme servante ! » Alors, Othello, touché, pardonne à Desdémone, reprend la main accoutumée à le conduire, et le couple réconcilié regagne son logis.

Une autre curiosité est le théâtre des singes dont les acteurs, tenus en laisse et dirigés à l'aide de baguettes, jouent à peu près dans les mêmes conditions que les marionnettes.

* * *

Je ne veux pas quitter ce sujet sans dire quelques mots des conteurs d'histoires et des faiseurs de tours.

Les premiers, installés dans les quartiers populaires, lisent chaque soir, devant un auditoire toujours nombreux, des récits historiques ou légendaires.

Quant aux faiseurs de tours, ils sont adroits, mais plus remarquables par leur élégance que par leur science en prestidigitation.

Ils excellent à faire évoluer, à l'aide de fils nombreux et d'ailleurs visibles, un dragon fantastique. Le monstre grimace, prend des poses, bâille, se gratte, se contourne, le tout de la plus amusante façon.

Nul, plus qu'eux, n'est habile à façonner en quelques bribes de papier soyeux, des papillons qui voltigent, se poursuivent, s'atteignent, maintenus en l'air par le vent léger d'un éventail : ou bien à gonfler au delà de toutes proportions une boule de sucre mou, qui prend les dimensions d'une outre et, lorsqu'elle éclate enfin, apparaît pleine d'objets comme une corne d'abondance.

Dans les fêtes villageoises on rencontre des saltimbanques vulgaires qui avalent pêle-mêle des œufs, des anguilles, des bouts de fil, des aiguilles, etc., puis rendent les œufs intacts et les aiguilles enfilées. Quant aux anguilles, leur retour dépend des circonstances. Je me souviendrai toujours d'un saltimbanque d'Ikégami qui se mit à faire la quête après avoir avalé une demi-douzaine d'anguilles. La tournée finie, il voulut les rendre, mais deux seulement revirent le jour, malgré ses efforts désespérés.

Commandant de Pimodan.

NOUVELLES A LA MAIN

Une femme laide verse des larmes amères dans le sein d'une amie.

— Oh ! ma chère, que je serais heureuse si je voyais un homme à mes pieds.

— Mais, c'est bien facile.

— Que faire ?

— Prends un pédicure.

Congrès de savants.

Après la lecture d'un long rapport, le président se tourne vers le doyen d'âge :

— A vous d'exprimer le premier votre opinion sur la question.

— Mais, réponds le doyen, troublé dans son sommeil, eh bien, je suis de l'avis de ces messieurs !

Monsieur Henry Pol, le « Roi des moineaux »

Une des personnalités les plus connues dans tout Paris est certainement M. Henry Pol, surnommé le „Roi des moineaux". Il y a quinze ans, étant simple employé postal, Monsieur Pol occupait ses loisirs à jeter des miettes de pain à la „gent ailée". Bientôt il s'aperçut, à son grand étonnement, que les petits oiseaux auxquels il apportait journellement la pâture se montraient toujours plus familiers à son égard. Se tenant d'abord à une distance respectable ils risquaient peu à peu le „pas décisif" et semblaient avoir perdu toute crainte. M. Pol trouva un certain plaisir à ces rapports avec ses petits amis, comme il les appelait, et leur consacra tous ses moments disponibles. Lorsqu'enfin il fut pensionné, il se voua entièrement à ses petits moineaux qui l'attendaient journellement au Jardin des Tuileries. Le vieil employé postal distingua à certains signes quelques-uns de ses pensionnaires et leur donna des noms auxquels ils s'habituèrent. Aujourd'hui il lui suffit d'appeler un de ces oiseaux par son nom pour qu'il vienne s'abattre à ses pieds. Ce n'est pas tout. Quelques-uns de ces moineaux sont devenus de petits artistes, ils dansent, attrapent en volant des miettes lancées par leur bienfaiteur, d'autres viennent se poser sur sa main et tout cela au commandement comme de petits soldats bien disciplinés. Les colombes également n'ont pu résister à la force magique de cet ami des oiseaux et obéissent sans crainte à ses commandements.

Ce séducteur d'oiseaux est devenu une personne notable à Paris. Il est chaque jour entouré d'une foule de spectateurs qui aiment à assister aux exercices de ses „petits amis".

CE QU'IL FAUT SAVOIR

La popularité du billard diminue rapidement en Europe. Ceci doit être attribué au développement des jeux et des sports en plein air.

La taxe sur les chiens de luxe en France rapporte dix millions, ce qui donne à peu près huit cent mille favoris de la race canine.